

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 14 (1906)
Heft: 4

Artikel: Le colonel Hry Bouquet, vainqueur des Peaux-Rouges
Autor: Burnand, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LE COLONEL HRY BOUQUET, Vainqueur des Peaux-Rouges.

(Suite.)

Cependant l'énergique colonel ne laisse passer aucune occasion d'exercer sa troupe au mode de combat et à la discipline de marche auxquels il veut les entraîner, ainsi qu'il l'avait fait déjà dans l'expédition de Forbes, en 1758.

A Bedford, où il arriva le 25 juillet, Bouquet put heureusement enrôler des trappeurs et coureurs de bois au nombre de trente, pour le service de batteurs d'estrade et de flanqueurs.

Dans les établissements et derrière la colonne, les massacres continuaient; mais le convoi lui-même passa sans trop de peine. Dès lors commençaient les difficultés et les réels dangers; les plus sévères précautions furent prises; forêts, rochers, ravins ou fourrés abondaient de toutes parts, abritant les subtils ennemis. Bouquet lui-même, le mousquet en main, marchait en avant.

L'air vif et pur des sommets ranimait la vigueur des montagnards d'Ecosse; l'eau cristalline des sources rafraîchissait leur sang épaissi par le soleil des Iles, tandis que le dôme énorme des forêts gigantesques retentissait du chant des oiseaux et des mille bruits de la nature livrée à elle-même; sur les talus de la route tracée cinq ans auparavant par le colonel Burd, l'incarnat des fraises piquait sa note vive au milieu de la gamme variée des corolles

épanouies à foison aux merveilleux hasards d'une végétation exubérante et folle. D'agreste qu'elle était encore à Bedford, la nature se faisait de plus en plus sauvage à mesure que l'on avançait vers *Ligonier*, à 50 milles plus loin (80 kilomètres)¹. Le danger croissait dans la même proportion, et l'on se demandait, non sans inquiétude, ce qu'il était advenu de cette place et si elle n'avait pas subi le sort de tant d'autres.

En effet, Bouquet avait les meilleures raisons de se montrer très inquiet ; le 3 juillet, Ourry, commandant de Bedford, avait reçu de Blane la nouvelle de la destruction des forts entre l'Erié et l'Ohio. Il l'avait immédiatement transmise à Bouquet en lui laissant entendre que Blane entrevoyait l'éventualité de l'abandon ou de la capitulation du fort Ligonier. Bouquet prenait à la conservation de cette place le plus vif intérêt ; de son salut dépendait celui du fort Pitt, ainsi que celui de la colonne de secours. Il s'y trouvait une grande réserve de matériel dans les casemates et les Indiens auraient pu s'en servir soit pour l'assaut du fort Pitt, soit pour réduire l'expédition de Bouquet aux pires extrémités. Or la redoute était mauvaise et la garnison des plus faibles. Bouquet s'était empressé, dès le premier moment, d'y diriger un piquet de trente highlanders par des chemins détournés, à travers bois, en marche accélérée et sous la conduite des guides les plus éprouvés, mais il écrivait en même temps au capitaine Ourry : « Je » frémis en songeant à ce que vous me dites du lieutenant » Blane. Mort et infamie seraient la rétribution qui l'attendaient, en place de l'honneur qui serait réservé à sa prudence, son courage et sa résolution... C'est maintenant » l'instant critique. Soyez assuré que toute diligence sera » faite pour secourir les postes qui tiennent encore... »

Le 2 août, la garnison et les quelques familles de colons

¹ Fort Pitt est à 324 milles, soit 521 kilomètres de Philadelphie.

qui s'étaient jetées sous l'abri du fort et qui pendant deux mois avaient défendu la place contre les entreprenants ennemis, saluèrent de leurs acclamations l'apparition des habits rouges du R. A., ainsi que des *kilts* et *plaids* écossais débouchant en vue de la place au son du *pibroch*. « Voici les Campbells », s'écriaient-ils ; effectivement, ce clan était largement représenté dans la colonne de secours. — Aussitôt les Indiens disparurent comme par enchantement. Mais du fort Pitt, aucune nouvelle depuis plusieurs semaines. Tenait-il encore ? On pouvait le présumer, car sans cela le gros des Indiens n'eût pas manqué de se ruer plus avant. Toutefois il fallait se hâter. Bouquet résolut alors de laisser à Ligonier les chariots et le train le plus encombrant qui retardaient le convoi, afin de se porter en avant à marches forcées ; on serait ainsi en meilleure forme aussi pour repousser une agression plus que probable, puisque l'approche de la colonne avait été signalée par les Indiens qui s'étaient précipitamment retirés de Ligonier.

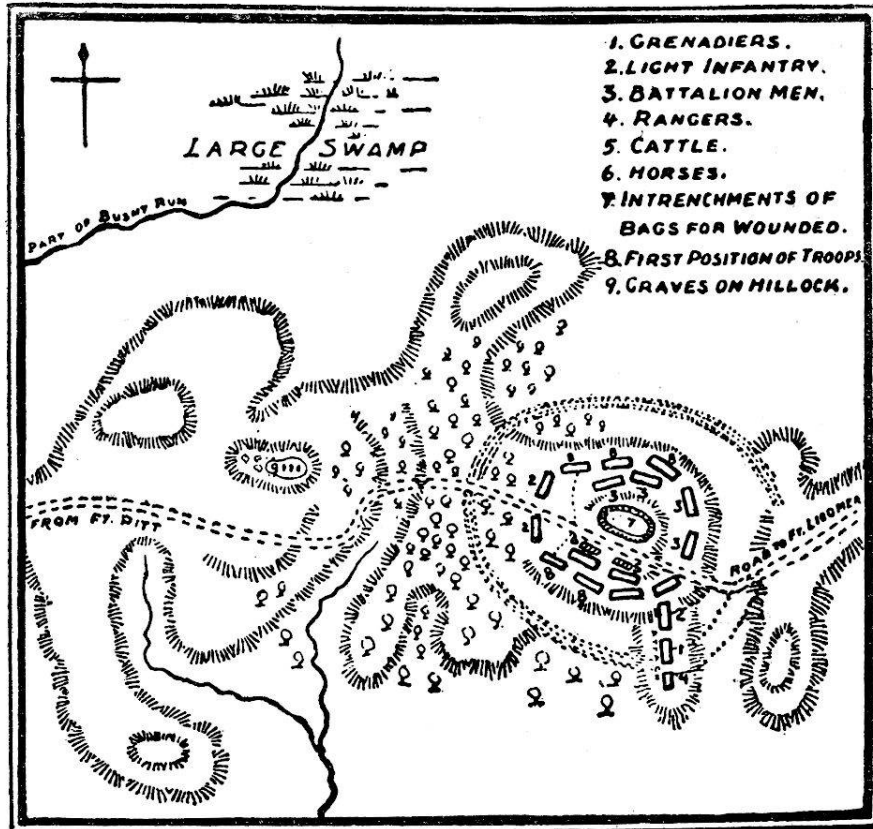
L'EMBUSCADE

Le 4 août, les provisions indispensables pour ravitailler la pauvre garnison du fort Pitt furent chargées à dos de 340 chevaux, et le convoi se mit en marche dès l'aube ; on franchit ainsi une douzaine de milles, soit près de vingt kilomètres. Le plan de Bouquet était de pousser jusqu'à Bushy-Run, afin d'y faire reposer le convoi quelques heures, pour de là partir afin de traverser, par une marche forcée de nuit, les défilés dangereux de la Turtle-Creek où il pensait être attaqué par les sauvages.

Conformément à ce projet, le campement fut rapidement levé aux premières lueurs du jour suivant ; on gravissait les collines et on traversait les combes qui forment aujourd'hui le comté du Westmoreland-Pa., en suivant la route due à l'initiative de Bouquet, à travers les forêts pleines d'ombre ; tout le convoi s'avavançait à vive allure. Le soleil montait,

dégageant une chaleur de plus en plus accablante ; pas un souffle n'agitait les feuilles des immenses frondaisons. La lourde torpeur d'une chaude journée d'été étouffait peu à

CHAMP DE BATAILLE DE BUSHY-RUN



1. Grenadiers. — 2. Infanterie de ligne. — 3. Hommes du bataillon. — 4. Chasseurs. — 5. Bétail. — 6. Chevaux. — 7. Retranchements de sacs pour les blessés. — 8. Première position des troupes. — 9. Tombes sur monticule.

peu tous les bruits dans l'atmosphère embrasée. Le silence envahissait la forêt. On sentait que dans l'absorption intense des vibrantes vapeurs, couvait un orage dont le déclanchement serait formidable.

A une heure, la colonne avait enlevé ses 17 milles (27 k.) et Bushy-Run n'était plus qu'à un demi-mille environ. L'avant-garde, formée de 18 chasseurs guidés par Baierlé, l'hôte de cet établissement, en signalait déjà la proximité ; chacun, à cette bonne nouvelle, relevait le pas et secouait la fatigue à la pensée de l'étape, lorsque soudain toute la troupe tressaillit au crépitement de coups de mousquets : l'avant-garde

essuyait un furieux assaut ; 12 hommes tombèrent sous la fusillade inattendue. Les deux compagnies de tête se portèrent vivement en avant ; mais les coups de feu, de plus en plus pressés et plus nombreux, montrèrent qu'il ne s'agissait pas d'une simple escarmouche ; l'engagement devenait sérieux ; l'ennemi se trouvait en force. Au pas de charge les compagnies prenaient leurs positions de combat, lâchaient leur coup puis s'élançaient à la baïonnette. ¹

Le redoutable acier des « Longs-Couteaux » fit sa trouée dans les masses compactes des hideux corps peinturlurés à la mode guerrière. Les Ecossais tapaient dur. Mais, alors justement que la voie semblait déblayée sur le front, de sinistres clameurs retentirent sur les deux flancs de la colonne. Les convoyeurs étaient attaqués ; un effroyable tumulte s'élevait parmi les conducteurs des chevaux de charge. Les troupes de tête étaient vivement rappelées à l'arrière et refoulaient à la baïonnette les bandes hurlantes des sauvages. Aussitôt les Ecossais formèrent le cercle autour des chevaux affolés, et, malgré la nouveauté du travail pour eux, ils déchargeaient les sacs, entravaient les bêtes, tranquillement, et formaient posément une sorte de retranchement, tandis que la moitié des leurs ripostait coup pour coup au feu de l'ennemi masqué derrière les broussailles et les troncs d'arbres.

L'implicite confiance qu'ils avaient en leur commandant stimulait le zèle et le dévouement de chacun de ces braves, et les rendait seuls capables d'une telle activité sous la grêle

¹ D'importantes transformations avaient été introduites dans les armées d'Europe, pendant la première moitié du XVIII^e siècle. *Vauban* avait réuni le mousquet et la pique en une seule arme, le fusil à baïonnette (sans la douille encore) ; c'étaient l'arme à feu et l'arme blanche combinées. *Le prince d'Anhalt* changea la tactique : 1° *étendue* et *vivacité du feu* : il dédouble les rangs épais des bataillons, les met sur 3 hommes seulement de hauteur et fait charger au moyen de baguettes de fer. 2° *dans les jambes* des soldats : il rétablit le pas cadencé, tout le secret de la vélocité des légions romaines « Le pas cadencé est la tactique même », déclarait Maurice de Saxe. (1741, Bataille de Mollwitz (Silésie.) Voir Frédéric II. *Histoire de mon temps*)

meurtrière des projectiles. L'enfer semblait déchaîné ; s'élançant tous ensemble avec d'affreux hurlements, les démons bariolés dirigeaient un feu violent sur leurs adversaires, et lorsque les Ecossais les chargeaient à la baïonnette, leurs agiles ennemis lâchaient pied et se dispersaient dans les bois à l'abri des arbres et des buissons, pour revenir à l'assaut dès que les troupes retournaient au cercle de défense.

Plus de 60 hommes furent tués ou blessés durant cette action qui ne s'arrêta qu'à la nuit close.

NUIT D'ANGOISSE

Impossible de changer de terrain ; la troupe dut rester sous les armes sur le lieu même de l'action. Par bonheur il se trouvait que l'endroit où le convoi de chevaux avait dû être déchargé, occupait une éminence bordée de tous côtés par des ravins. C'était fort bien, au point de vue stratégique ; mais pour le soulagement des blessés, c'était une complication. Pas d'eau. Qu'on se figure les souffrances des malheureux enfiévrés, sans une goutte d'eau pour laver leurs plaies ou étancher leur soif ardente ! Au péril de leur vie, quelques camarades dévoués ou coureurs des bois réussirent à se glisser jusqu'aux sources qui coulaient au bas de la colline, afin d'humecter au moins les lèvres des mourants. Enfin l'orage prévu éclata dans toute sa violence et une abondante averse procura à tous un rafraîchissement salutaire. Mais quelles angoisses pour les blessés ! A quelles souffrances physiques et morales, à quelles mutilations ne seraient-ils pas exposés, si le sort des armes les faisait tomber aux mains de leurs implacables ennemis ? Le poteau du supplice, les cruelles tortures, les invectives, les tourments les plus barbares les attendaient, et aucun mot de pitié ou de consolation ne viendrait alors adoucir les poignantes angoisses d'une agonie de martyr.

Le camp tout entier était plongé dans l'obscurité la plus complète ; chaque soldat veillait ou dormait à son poste de combat, car il s'agissait de prendre garde au moindre bruit, au craquement d'une branche, aux frôlements suspects de drôles habiles à se glisser en rampant dans l'enceinte assiégée. Pas un feu de bivouac ne pouvait être allumé sans qu'aussitôt les silhouettes de ceux qui l'entouraient ne devinssent le point de mire des astucieux et vigilants enfants des bois. Tombant d'épuisement et de fatigue, quelques-uns d'entre les soldats et les guides se laissaient gagner par le sommeil ; mais ce repos était bientôt interrompu par quelque détonation d'arme à feu, par les cris et les hurlements de la bande endiablée qui recevait à chaque instant du renfort des tribus averties que le massacre des blancs n'allait pas tarder. Quelle moisson de scalps en perspective !

Il y avait là les guerriers et les chefs de toutes les nations de cette partie du territoire indien au sud des lacs : Delawares, Shawaneses, Mohikans, Hurons, Wyandots, et les Six nations iroquoises ou Mingos : Onondagas, Onéidas, Cayougas, Mohawks, Tuscaroras et Senecas, tandis que les Miamis, Chippwais et Ottawais étaient retenus au nord par le siège de Détroit ; tout cela formait une grouillante fourmilière qu'on peut évaluer à près de douze mille individus, tous altérés de vengeance et de sang ¹. Parmi les vociférations et les insultes dont les guerriers rouges se montraient prodigues, on distinguait surtout la voix moqueuse d'un chef delaware, *Keekyuskung*, qui lançait en mauvais anglais ses injures et ses propos les plus orduriers, d'autant plus irritants que le coquin s'était maintes fois présenté au fort Pitt, y avait toujours reçu un accueil bienveillant et y était même traité en familier, si ce n'est en ami. L'infâme gredin se vantait entre autres bien haut d'avoir participé au meurtre récent du colonel Clapham et de sa malheureuse famille,

¹ Le chiffre total des insurgés était de 56,000.

dont les chevelures encore rouges étaient suspendues en hideux trophée à sa ceinture.

LA VEILLÉE D'UN HÉROS

Le cœur tranquille est la vie du corps.
PROV. XIV, 30.

Au milieu de ces ténèbres pleines de menaces, peuplées de terreurs, d'angoisses, troublées par des hurlements et des gémissements, vraie scène d'enfer du Dante où les victimes probables ne pouvaient qu'avec trop de réalité s'appliquer les mots sinistres : « *Lasciate ogni speranza !* » approchons-nous d'une tente masquée par des couvertures, et dont la garde est confiée à deux sentinelles qui font les cent pas. Entrons ; à la clarté blafarde d'une simple chandelle, nous trouvons le colonel Bouquet, non pas fiévreux et inquiet, comme on pourrait le croire à la suite des événements de la journée et surtout en prévision de ceux du lendemain ; assis auprès d'une table improvisée, Henry Bouquet rédige tranquillement le rapport qu'il doit faire tenir au général sur les faits du jour. Ce rapport est un vrai monument ; il vaut la peine de le transcrire in extenso :

« Camp at Edge Hill,
« 26 Miles from Fort Pitt, 5th. Aug. 1763.

« Sir :

« Le 2 courant les troupes et le convoi arrivèrent à
» Ligonier où je ne pus obtenir aucun renseignement sur
» l'ennemi. Les éclaireurs expédiés dès le commencement
» de juillet avaient tous été tués ou obligés de revenir, tous
» les passages étant au pouvoir de l'ennemi. Dans cette
» perplexité je me décidai à laisser à Ligonier tous mes four-
» gons, la poudre ainsi qu'une partie du matériel et des
» provisions ; le 4, je partis avec la troupe et environ 340
» chevaux chargés de farine. — J'avais l'intention de faire
» étape aujourd'hui à Bushy-Run, à un mille encore d'ici,

» et, après avoir laissé reposer gens et bêtes, de franchir de
» nuit la Turtle-Creek, défilé très dangereux de quelques
» milles de long, dominé par de hautes collines escarpées ;
» mais cet après-midi, à 1 heure, alors que nous avions fait
» 17 milles, les sauvages attaquèrent tout à coup notre avant-
» garde qui fut aussitôt appuyée par deux compagnies
» légères du 42^e, lesquelles débusquèrent l'ennemi et le
» poursuivirent. Les sauvages se rallièrent et ouvrirent un
» feu obstiné sur notre front, puis s'étendirent le long de
» nos flancs ; nous fîmes une charge générale sur toute la
» ligne pour déloger les sauvages des hauteurs, mouvement
» qui réussit en plein sans être pourtant décisif, parce que
» sitôt chassés d'une position, ils apparaissaient sur une
» autre, jusqu'à ce que, grâce à des renforts toujours plus
» nombreux, ils furent enfin en état de nous cerner et
» d'attaquer le convoi à l'arrière, ce qui nous contraignit à
» reculer pour le protéger. L'action devint alors générale et
» bien que nous fussions assaillis de tous côtés et que les
» sauvages s'avancassent avec une résolution extraordinaire,
» ils furent constamment repoussés avec pertes ; nous en
» subissions aussi de graves. Nous perdîmes plus de
» 60 hommes, y compris les volontaires et engagés. L'affaire
» a duré depuis 1 heure jusqu'à la nuit et il faut s'attendre
» à ce qu'elle reprendra dès l'aube.

» Quel que puisse être notre sort, je crois de mon devoir
» de donner à votre Excellence cette information de la pre-
» mière heure, pour que vous puissiez, suivant les circonstan-
» ces, prendre telle mesure qui vous paraîtra à propos, soit pour
» la sauvegarde des Provinces, soit pour le secours efficace de
» Fort Pitt, pour le cas où, après un second combat, je me
» verrais peut-être empêché de protéger et transporter nos
» provisions ; je suis déjà, par les pertes de ce jour en hommes
» et chevaux, très affaibli, et obligé en outre de veiller au
» transport des blessés dont la situation est fort précaire.

» Je ne puis assez reconnaître l'appui dévoué que j'ai
» trouvé auprès du major Campbell, pendant cette longue
» action, non plus qu'exprimer une admiration suffisante
» pour la conduite courageuse et résolue des soldats, qui
» n'ont pas tiré un coup de feu sans commandement, et
» ont, à la baïonnette, délogé les ennemis de leurs positions.
» Quant aux officiers, leur attitude a été au-dessus de
» l'éloge.

» J'ai l'honneur d'être avec grand respect, Sir, etc.

» Henry BOUQUET.

» A Son Excellence, Sir Jeffery Amherst. »

Pas un reproche, pas un mot de récrimination, ni même d'adieu ou de regret ; toute sa préoccupation se concentre sur le sort des Provinces menacées et du fort en péril, même s'il est, lui, Bouquet, la victime expiatoire de son audacieuse entreprise.

Ce sont là les sentiments d'un vrai héros.

A cet instant de sa carrière se dessine nettement le caractère de cet homme supérieur, esclave du devoir et maître absolu de sa pensée.

Mais avec quels sombres présages les troupes et particulièrement les blessés n'attendaient-ils pas le jour suivant ! De sauvages clameurs et des détonations intermittentes provenant des épais halliers et des hauteurs voisines, témoignaient avec quelle impatience les démons rouges étaient altérés de carnage.

VAINCRE OU MOURIR

2^{me} journée.

Les premières lueurs grises de l'aurore dissipaient à peine les voiles de la nuit, que de toutes parts la forêt profonde frémit aux effroyables clameurs qui signalaient l'imminence d'un formidable assaut général. Les Peaux-Rouges poussaient leur terrible cri de guerre qui glaçait le sang de leurs

adversaires. Bientôt, de chaque arbre ou arbuste capable de masquer un ennemi, éclate un feu roulant contre les intrépides Européens. Le colonel lui-même dans son brillant uniforme écarlate offrait un point de mire trop distinct, et les balles sifflaient dru autour de lui, si bien qu'il se décida à changer de costume. Pendant qu'il passait une blouse de chasse et échangeait son tricorne galonné contre un autre moins voyant, le gros tronc d'arbre à l'abri duquel il s'était mis fut criblé de pas moins de quinze balles.

Renouvelant leur tactique de la veille, les sauvages faisaient de fréquents assauts impétueux dans l'intention de forcer par une trouée la ligne des défenseurs. Mais ils étaient reçus de la bonne manière et repoussés sur tous les points ; les luisantes baïonnettes les forçaient bientôt à se retirer dans la brousse, mais dès que la charge s'arrêtait, ils revenaient avec leurs cris infernaux se ruer sur chaque soldat un peu exposé. La longue course de la veille, suivie du rude combat, et une soif ardente plus insupportable encore que le feu des adversaires, réduisaient les troupes à un piteux état d'épuisement en face d'assaillants aussi agiles que déterminés. Les Indiens avaient pour eux, en outre, l'avantage de pouvoir se mettre à couvert contre le feu des soldats, et de profiter d'un terrain sans obstacles pour s'élancer à l'assaut et se retirer rapidement. Excités toujours plus à la vue de la lassitude et de la détresse croissantes des blancs, ils escomptaient déjà leur victoire prochaine et redoublaient d'injures et de propos malsonnants. L'infâme Keekyuskung, en particulier, brandissant son trophée des scalps des Clapham, ne tarissait pas en invectives et en gouailleries énervantes dans son charabia le plus graveleux. Pas moyen de lui loger une balle ; le drôle était adroit comme un singe et se tapissait au moindre geste. Une fine canaille !

D'autre part, le plus affreux désarroi s'était mis dans le parc des chevaux qui, effrayés par les cris, les coups de feu

et les balles, ruaient et se cabraient à qui mieux mieux. La lâcheté et la couardise des palefreniers augmentaient le vacarme et la confusion ; ils abandonnaient les pauvres bêtes pour aller se blottir sous les buissons d'où ni ordre, ni prière ne réussissaient plus à les faire sortir, tandis que plusieurs chevaux affolés rompant licols et entraves s'élançaient dans les bois à travers les lignes de combattants.

La position semblait désespérée ; seule une tête froide, fertile en ressources et en expédients, seul un cœur intrépide et inaccessible à la crainte pouvait trouver moyen de sortir de l'impasse. C'était un de ces moments critiques qui réclament la suprême habileté d'un génie militaire soutenu par une inflexible volonté.

VICTOIRE !

C'est d'entre les mâchoires de la défaite, du désastre et de la mort, que Bouquet arracha aux Indiens la victoire la plus éclatante qui ait jamais été remportée, dit l'un de ses biographes américains. On a vu plus haut le soin que prenait Bouquet d'exercer constamment sa troupe pour l'habituer aux formations rapides et aux évolutions qui lui permettaient de transformer la colonne de marche en ligne de bataille, et d'entraîner les hommes à une extrême mobilité sous le feu, par l'usage fréquent du pas accéléré. Les jarrets nerveux des montagnards d'Ecosse s'étaient merveilleusement accoutumés à ces exercices et le colonel n'attendait que le moment propice pour exécuter la savante manœuvre qui devait frapper l'ennemi d'une irrémédiable panique.

Plus les soldats se harassaient et mollissaient, plus l'ennemi s'enhardissait ; son audace devenait téméraire. Bouquet résolut d'en profiter pour le rendre plus entreprenant encore et forcer cet inconsistant et insaisissable assaillant à faire ferme, en l'étreignant entre deux colonnes volantes qui le prendraient de flanc et à revers à l'instant précis où les Indiens

s'élanceraient à l'assaut d'un point qui paraîtrait au même instant fléchir sous leur effort.

Pour ne pas fatiguer les lecteurs par des détails trop techniques, nous extrayons simplement la suite du rapport même de Bouquet au général Amherst en date du 6th. Aug. 1763.

« ... Dans cette intention, deux compagnies de l'infanterie
» légère reçurent ordre de rentrer à l'intérieur du cercle ;
» les troupes à droite et à gauche étendirent leurs rangs et
» comblèrent les vides comme pour couvrir cette feinte
» retraite. La troisième compagnie de l'infanterie légère et
» les grenadiers du 42^e reçurent l'ordre de se placer en soutien des deux premières. Cette manœuvre s'opéra à notre
» satisfaction au moment où les troupes qui les remplaçaient sur le front, moins nombreuses, devaient nécessairement dessiner un mouvement de recul. Les sauvages,
» croyant à une retraite effective, s'élancèrent à corps perdus sur ce point et se ruèrent sur nous avec la plus
» audacieuse intrépidité, nous *écorchant* d'un feu extrêmement violent. Mais juste au moment où ils se croyaient
» sûrs de la victoire et maîtres du terrain, le major Campbell à la tête des deux premières compagnies débouchait d'un
» point en saillant de la colline de sorte que les assiégeants n'avaient pu l'observer, et leur tombait sur le flanc droit.
» Les Indiens soutinrent bravement le feu, mais ne purent supporter le choc irrésistible des nôtres qui se ruant sur eux à la baïonnette, en embrochèrent ou lardèrent un
» grand nombre et mirent le reste en fuite. Les instructions aux deux autres compagnies avaient été transmises si
» ponctuellement au capitaine Basset et exécutées avec tant de précision et d'intelligence, que les sauvages en déroute
» qui passaient au même instant à la course devant leur front, essayèrent leur feu en plein, n'étant plus à l'abri des
» arbres. Les quatre compagnies ne leur laissèrent pas le

» temps de recharger, ni seulement de se retourner, mais
» les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils fussent complètement
» dispersés. Pendant ce temps, les autres sauvages étaient
» maintenus à distance par le reste de nos troupes postées
» à la lisière de la colline dans ce but; ils n'osèrent ni
» appuyer ni secourir les leurs, mais, à la vue de leur
» déroute, ils suivirent l'exemple et prirent leurs jambes à
» leur cou. Nos braves dédaignèrent tellement de toucher
» les cadavres de leurs ennemis vaincus, qu'à peine un
» scalp fut-il enlevé, si ce n'est par les Rangers et conduc-
» teurs de chevaux.

» Les bois étaient dès lors déblayés et la poursuite conti-
» nuait; les quatre compagnies occupèrent une colline sur
» notre front; on fit autant de civières qu'on put pour les
» blessés, la farine fut en partie détruite, pour autant qu'il
» manquait des chevaux pour effectuer le transport, puis
» nous levâmes le camp sans être plus inquiétés. Après la
» sévère correction que nous avions infligée aux sauvages,
» on était en droit de penser qu'ils allaient nous laisser un
» peu de repos; mais à peine avions-nous établi notre camp,
» qu'ils recommencèrent le feu contre nous. Cela était vrai-
» ment trop fort; aussi l'infanterie légère, exaspérée, leur
» tomba dessus, sans ordres, et les dispersa. J'espère que
» nous ne serons plus harcelés, car si nous avions encore un
» engagement nous serions fort en peine de transporter nos
» blessés.

» La conduite des troupes en cette occasion parle d'elle-
» même avec tant de bravoure, que faire de l'éloge leur
» enlèverait du mérite.

» J'ai l'honneur d'être, le plus respectueusement, Sir, etc.

» Henry BOUQUET.

» A Son Excellence, Sir Jeffrey Amherst.

» P. S. — J'ai l'honneur d'annexer le rapport des morts,
» blessés et disparus dans ces deux engagements. H. B.»

(Suit le dit rapport qui accuse 115 hommes hors de combat.)



Henry Bouquet

« La bataille de Bushy-Run », dit Parkmann, le grand historien de l'époque coloniale, « fut l'un des combats les » plus acharnés entre hommes blancs et Indiens... Les » Indiens y déployèrent d'un bout à l'autre une valeur et » une intrépidité qui n'eurent d'égales que celles qu'ils y » rencontrèrent. »

Le déplorable Keekyuskung fut trouvé parmi les morts, ainsi que Butler, « le Ravageur ». Le chiffre des Indiens tués

s'élevait à 60 ; quant à celui des blessés, il fut impossible de l'estimer, les leurs les ayant rapidement emportés.

MANIFESTATIONS DIVERSES

Dans les Provinces, la victoire provoqua autant d'allégresse que de surprise, spécialement chez ceux qui connaissaient les incalculables difficultés d'une campagne indienne. L'Assemblée de Pensylvanie exprima un vote manifestant son sentiment sur les mérites de Bouquet et les services qu'il avait rendus à la Province. Il reçut bientôt après l'honneur extraordinaire des remerciements formels du Roi.

Bouquet avait remporté une victoire décisive, mais l'avait chèrement payée : il avait perdu près du quart de son effectif. Les blessés furent transportés à Bushy-Run, où dix d'entre eux moururent. Les Indiens retournèrent pendant la nuit sur le champ de bataille et scalpèrent tous les morts ; les jours suivants, en passant en retraite sous Fort Pitt, ils brandissaient ces sanglants trophées qui firent trembler les défenseurs de la place pour le sort de l'armée de secours qu'ils attendaient avec une anxiété bien compréhensible.

Toutefois l'effet moral produit par la victoire de Bouquet sur les Indiens fut de les jeter dans une consternation générale et salutaire. Le siège de Fort Pitt fut aussitôt levé, et les guerriers rouges après avoir lavé leurs visages dans les flots de l'Ohio pour se débarbouiller des hideuses peintures de guerre, se retirèrent au plus vite dans leurs tribus respectives pour entonner, autour du feu du conseil, les lamentables mélodies sur les guerriers tombés sur le champ de bataille du Bushy-Run sous les coups de l'invincible Bouquet. La nation des Delawares avait été surtout éprouvée ; les tribus des Dindons, des Loups et des Tortues avaient perdu leurs meilleurs chefs et guerriers. Les villages échelonnés en aval du fleuve à Loggstown, aux Petits-Castors et Grands-Castors, comme à la Crique-Jaune, se remplirent des lamentations des *squaws* et

des *papouses* (femmes et enfants) dont les époux et pères avaient succombé sous les longs couteaux des *petticoat warriors* (guerriers à jupes) surgis à l'improviste, on ne savait comment, à l'instant même où les tomahawks allaient avoir raison des défenseurs du camp. Cette soudaine diversion due à l'habileté du commandant et à la discipline exemplaire des troupes, avait jeté les Peaux-Rouges dans une prodigieuse stupeur. Pris de panique à leur tour, ils abandonnèrent précipitamment leurs cases et se retirèrent à l'intérieur dans l'Ouest, jusqu'à la fourche du Muskingum et à la Crique de la Femme blanche, où ils fondèrent leurs stations de New-Comers-Town, Ville des Nouveau-Venus.

C'est là que Bouquet brûlait du désir de les poursuivre afin de les amener à une soumission non pas tacite et occasionnelle, mais formelle et définitive, instrumentée de toutes pièces par un pacte inviolable garantissant la paix, stipulant des conditions sévères sous caution de gages et d'otages. Mais il n'y fallait pas songer pour le moment dans l'état de sa troupe ; et d'ailleurs ses ordres ne le comportaient pas. Il courut au plus pressé ; le 10, après avoir fait fouiller à fond les bois et défilés, il arrivait sans encombre à Fort Pitt, à la grande joie et au grand réconfort de la garnison, dont le stock de vivres était presque épuisé. Bouquet écrivait :

Fort Pitt, 11 août 1763.

« A Sir Jeffery Amherst,

- » Sir. — Nous sommes arrivés hier ici, sans autre obstacle
- » que quelques coups de feu, ci et là, le long de la route.
- » Les Delawares, Shawaneses, Wyandots et Mingoës
- » avaient étroitement investi et attaqué le fort dès le 27
- » juillet jusqu'au 1^{er} ct. qu'ils partirent pour marcher contre
- » nous. L'audace de ces sauvages est à peine croyable ; ils
- » s'étaient postés sur les deux rives tout près du fort, et y
- » avaient creusé des trous dans lesquels ils se terraient pour
- » ouvrir un feu incessant et lancer des flèches enflammées.
- » C'étaient de fins tireurs, et bien que les nôtres fussent à

» couvert, ils nous en tuèrent un et blessèrent plusieurs. Le
» capitaine Ecuyer reçut une flèche à travers la jambe. Je
» ne rendrais pas justice à cet officier si j'omettais de men-
» tionner que sans ingénieur ni maître d'art, sauf quelques
» ouvriers charpentiers, il a élevé un parapet de troncs
» d'arbres pour doubler l'ancien, resté inachevé et trop
» espacé, palissada l'intérieur de l'*area*, construisit un engin
» à feu, bref prit toutes les précautions...

» ... Le capitaine Ecuyer exprime toute sa satisfaction à
» l'égard de ses hommes... »

Bouquet s'empressa de ravitailler, relever, réorganiser tous les forts de son vaste arrondissement, et y dissémina son corps expéditionnaire de façon à paralyser l'effort de l'ennemi jusqu'à une prochaine campagne. Au lieu de retourner tranquillement à Philadelphie pour y savourer son succès et se gargariser de sa gloire au milieu d'amis, il fixa à Fort Pitt son quartier-général où il passa non seulement l'arrière-saison, mais aussi le rude hiver. C'est là, en effet, que lui fut adressée la communication suivante :

Du Quartier-Général de New-York.

5 janvier 1764.

« Ordre. — Il a plu gracieusement à Sa Majesté de signi-
» fier au Commandant en chef sa Royale satisfaction tou-
» chant la conduite et la bravoure du Colonel Bouquet et
» des officiers de troupes sous son commandement dans
» les deux actions du 5 et du 6 août ; dans lesquelles, mal-
» gré la difficulté et le désavantage des circonstances inévi-
» tables, malgré aussi l'audace et la résolution extraordi-
» naires des Indiens, ils ont déjoué les plans de ces sauvages
» en repoussant leurs attaques répétées et conduit heureu-
» sement leur convoi à Fort Pitt.

» Signé : MONCREIF, major de brigade.

» Au Colonel Bouquet,

» ou à l'officier commandant, au Fort Pitt. »

(*A suivre.*)

A. BURNAND.
